

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Madeleine : “Et adhuc tecum”

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 108-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

MADELEINE

« Et adhuc tecum

— *Madeleine, Madeleine,
Où vas-tu parmi la nuit ?
L'aube neuve luit à peine,
Nulle main ne te conduit.*

*Tu n'as pas voulu me croire ;
Dis, pourquoi nous as-tu fuis ?
Nous étions toute ta gloire
Aux jardins peuplés de buis.*

*Nous avons fleuri tes fêtes
Aux printemps de Magdala
Prisonniers de tes conquêtes :
Tu préfères celui-là ?*

*Un rêveur, un doux prophète
Qui te trouve auprès du puits
T'entraîna tout inquiète
Aux chimères que tu suis.*

*Souviens-toi de Béthanie !
Oui, tu l'as beaucoup aimé !
Tu donnais toute ta vie
Dans un vase parfumé.*

*Que te rend pour son échange
Ce poète de l'amour ?
Tu te rends à la vendange
Toute seule avant le jour !*

*De toi-même accusatrice,
Tu cherchais ton justicier ;
Insolvable débitrice,
Tu connus ton créancier !*

*Devant toi dans les villages,
Les montagnes et les bourgs,
Les déserts, les ermitages,
Les ruelles des faubourgs,*

*Insensible, insaisissable,
Il fuyait, fuyait toujours ;
Ne laissant au bord du sable
Que sa trace tous les jours.*

*Tes mains lasses qui s'ouvriraient
N'ont serré qu'un peu de vent ;
Tes beaux yeux pleuraient, pleuraient
Un ami toujours absent.*

*Va, demande aux sentinelles
Sous les murs de la cité,
Aux passants dans les venelles,
Aux moissons parmi l'été :*

*« Où est-il, celui que j'aime ?
Car voici la fin du jour ;
Sa beauté là-bas m'entraîne
Et mon âme meurt d'amour. »*

*— O si belle entre les femmes,
Où se cache ton beau roi ?
Et celui que tu réclames,
Nous le cherchons avec toi.*

*Tu bondis sur les collines,
Les rochers brisant la mer
Et les plaines orphelines
Et les bords du lac amer.*

— *O forêts, ô vous, campagnes,
J'ai du sang à mes genoux ;
Rendez-le, sombres montagnes ;
N'a-t-il point passé chez vous ?*

*« Oh ! ta peine est inhumaine !
Nous avons pitié de toi.
Tu le verras, Madeleine :
Il est mort sur une croix !*

*Le voici, l'ami fidèle,
Le voici, ton bel amour ;
Le voici, ton cœur se fêle,
Une tombe à ce détour.*

— *Je connais ce rire jaune
Et ce noir consolateur.
Je refuse son aumône
Pour la mort de mon Sauveur.*

*Je ne tourne plus arrière
Et son âme m'entendra ;
Si je pleure sur la pierre,
L'espérance revivra.*

Arrivée au point de l'aube
Elle entend battre son cœur ;
Dans la nuit qui se dérobe
Expirait le vent moqueur.

Elle est seule la première
Au silence de Jésus.
— Qui pourra m'ôter la pierre,
Ce gros bloc roulé dessus ?

Oh ! la pierre est enlevée !
Madeleine à pas tremblants
A la place réservée
Aperçoit deux anges blancs.

Et voici les bandelettes,
Le suaire et le cordeau,
Un réseau de violettes
A la frange du tombeau.

Sa douleur émeut les anges.
— Femme, pourquoi pleures-tu ?
— Je ne trouve que les langes
Dont on l'avait revêtu.

En tournant ses yeux en larmes,
Elle voit le jardinier.
— Qui t'a mise en ces alarmes ?
Et qui donc te fait pleurer ?

— Aie pitié de ma souffrance !
Si c'est toi qui l'as ôté,
N'éteins pas mon espérance ;
Où l'avez-vous emporté ?

*Inclinant ses yeux à peine,
Jésus lui dit : « Myriam ! »
— Rabboni ! dit Madeleine.
Elle crut, comme Abraham.*

*— Ne me touche pas encore
Car je monte vers mon Dieu.
Dans la nuit perce l'aurore
Dans la brume le ciel bleu.*

*— Comme un doux bouquet de myrrhe
Il repose sur mon cœur.
Que je l'aime, ce martyr ;
L'espérance est ma douleur !*

*O ma dure certitude,
O fruit mûr de mon été ;
O désert et multitude,
Mon Jésus ressuscité !*

Samedi-Saint 1950.

Marcel MICHELET